



UNE FOI

Laurent
Talayrach

Roman

Laurent Talayrach

Une Foi

© Laurent Talayrach, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8771-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I.

Vocation : n.f . Destination privilégiée ou naturelle de quelque chose.

À 13 ans, en 1971, à l'âge où les gamins rêvent d'être pilote de ligne, joueur de foot ou chanteur de rock, je décidais de renoncer. À quoi ? Eh bien à tout cela, le rêve de célébrité, le fantasme de la performance, la renommée. Simplement peut-être – en fait sûrement – parce que je savais que tout ceci m'était hors de portée.

Mais il y avait une autre raison, une motivation partagée avec une grande partie des petits mammifères de notre chère terre : faire plaisir à ses parents.

Moi, ce que je recherchais, c'était faire plaisir à ma mère, surtout après le drame qui nous avait touchés.

Ma mère était gentille, pas du tout oppressante, et vouait un culte, c'est le cas de le dire, à la gente ecclésiaste. Je décidais donc d'accrocher un Christ en croix, au-dessus de ma tête de lit, et d'annoncer mi-fier mi-humble que je me destinais au pastorat, invisible que j'étais derrière une grande sœur de 17 ans au physique de fée et un grand frère de 15 ans.

Cédric, c'était son nom, lorgnait déjà vers l'école des Mines ou Sciences Pô. Alors que je lisais encore les aventures de Docteur Justice et de Dicontim le petit Franc dans Pif Gadget.

Petit, Cédric tannait mes parents à chaque occasion – Noël, anniversaire, ... - pour avoir la dernière édition de l'encyclopédie « Tout l'Univers ». Il piquait, et égarait, régulièrement « Historama » et « Sciences et Vie » auxquels notre père était abonné, ce qui mettait ce dernier dans une rogne aussi terrible que fugace. Notre père était colérique, mais avait la rancune éphémère. Il ne nous a jamais

réellement punis. Il nous disait, lorsqu'il venait nous voir dans notre chambre 5 minutes après nous avoir privés de télé ou d'argent de poche, qu'il levait la sanction mais qu'il ne fallait pas prendre sa gentillesse pour une faiblesse. Bien sûr que non, Papa, gentil ne veut pas dire faible.

Mon frère ne fit pourtant ni Science pô ni X ni les Mines, ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs. Sa vocation s'est écrasée contre le pare-chocs d'un SAVIEM des PTT – c'est comme cela que s'appelait la Poste à l'époque – en même temps que son casque jet non homologué et sa 125 Yamaha RDX en rodage. Il venait d'avoir 17 ans. J'en avais 15 et pour autant ma passion pour la moto, qu'il avait grandement favorisée, n'en fut pas atténuée.

Malgré la perte de mon grand frère modèle - je ne peux pas expliquer pourquoi – j'avais la conviction qu'un ange gardien me préserverait, quoi qu'il m'arrive, sur une moto. Mes parents eurent en tous cas le courage, ou l'inconscience, de ne pas contrecarrer ce penchant « motophile ». Le feulement hystérique du twin de la bécane de mon frère me semblait toucher au divin par la liberté qu'il évoquait. Je l'entendais lorsque Cédric partait en ballade le soir, pour rejoindre une copine alors que je restais à la maison, trop jeune pour faire ceci ou trop petit pour faire cela. J'avais tellement envie de me barrer que j'aurais taillé la route sur un skate board si j'avais pu. Ou voulu.

J'étais un pré ado comme on dit « différent », un peu timide - en fait totalement introverti - et un peu corpulent selon les dires de ma mère. Objectivement j'étais juste obèse. Ce que confirme une vieille photo couleur tirée avec un Instamatic Kodac, sur laquelle j'apparais dans le survêtement de marque Puma, couleur orange, qu'on m'avait offert pour ma première communion. Les cuisses qui se touchent pour un garçon, franchement c'est moche et il faut une sacrée force de caractère pour que ça n'impacte pas défavorablement votre relation aux autres. Ce que je n'avais pas à l'époque – ni relations, ni caractère - et peut être toujours pas à cette heure d'ailleurs. Passons. Ou plutôt non, restons quelques instants sur ce passage de ma vie et ce deuil de mon frère que je ne suis pas encore parvenu à faire. Comment était-il mort ? « Sur le coup » comme l'avait dit le toubib, ou alors avait-il souffert ? Les rumeurs au Lycée disaient

qu'il avait eu la jambe droite arrachée. Pour moi, il était parti en balade et n'était pas revenu. J'espérais juste qu'il n'avait pas souffert et n'avais pas eu le temps de se voir mourir. J'apprendrais plus tard que mon père, alors qu'il partait en voiture en prétextant faire quelques « courses » en Alsace, restait des heures garées devant le dépôt de Poste d'où était sorti ce satané camion. Et qu'il suivait ce foutu Saviem immatriculé 214 HD 68 lorsqu'il partait en tournée.

Quant à moi j'avais tellement besoin d'être consolé... Mais il n'y eu personne pour le faire à ce moment-là. Ma sœur partit en vrille comme on dit – elle multipliait les conquêtes mais pour une fille, le qualificatif était moins glorieux que pour un homme, ... -, ma mère continuait à faire le ménage dans la chambre de Cédric et mon père devint plus mutique qu'auparavant, ce qui était peu dire. Je pensais tous les jours à mon frère ; son souvenir, le parfum de son âme, marquait sa présence. Il était un peu là, avec moi.

Désireux de préserver mes parents et de ne pas en « rajouter », je tus ma propre douleur et fis en sorte de me diriger vers un avenir en opposition avec les dérives comportementales de ma sœur. En faisant ainsi plaisir, notamment à ma mère, peut être attirerai-je son attention et la détournerai-je de son chagrin ?

Mais revenons à ce qui me pousse à vous raconter une partie de ma vie.

Retour à la case « école ». J'accomplis ma scolarité sans encombre au niveau des apprentissages pédagogiques, comme on dit. Enfin sans encombre, façon de parler. Je portais, sans le savoir, la mort de mon frère sur mes petites épaules et comblais littéralement le vide fraternel en me remplissant de Pepito, Granola et autres Finger au chocolat. Voilà pour le sans encombre d'une enfance et adolescence solitaire et sans joie. Arrivé à 17 ans, j'éprouve un vif intérêt pour le programme de Terminale littéraire. J'aime la philo, l'histoire. La République de Platon, comme l'offensive Nivelles, n'ont pas de secrets pour moi. Pour le reste, c'est à dire tout ce qui permet à un adolescent de faire « carrière » – conquête de petites copines, sport, jouer de la guitare ou du piano,... - ce fut le calme plat même si, à l'aube de la majorité, mon physique avait changé au bénéfice d'une addiction forte à la course à pieds que l'on n'appelait pas encore « jogging ». Je

trompais ainsi mon vague à l'âme par de longues sorties en forêt Noire, au-dessus d'un village qui s'appelait Gundelfingen, sur des sentiers en terrain stabilisé, d'abord en marchant, puis en trotinant. Et par la suite en courant. En fait j'augmentais progressivement la dose, la décharge d'endorphine, cette hormone atténuant la douleur, intervenant de plus en plus tard, comme pour un vrai « shooté ». Bref, de petit gros disgracieux et solitaire, je devins un jeune homme élancé, endurant, inaccessible sous une tignasse brune et fine, masqué derrière des montures de lunettes d'écaille noir. Et toujours seul.

Avec le recul, il est clair que la disparition de mon frère avait favorisé mon auto-ostracisme. Je mettais cela sur le compte de « je suis mystérieux, réfléchi, vous ne pouvez pas comprendre ». En fait j'étais tout simplement un coincé de première, affichant une gravité de circonstance, rempart d'une timidité totalement incapacitante. Mon chagrin, profond, n'en était pas moins un alibi opportun pour éviter de côtoyer – affronter ? - les autres. Je me donnais donc cet air grave – « cette carapace du sot » comme l'a écrit Dumas - faute de savoir, ou pouvoir, être « cool ». J'aurais plutôt dit « la coquille du coincé ». Mais c'est moins joli.

Je ne voulais pourtant pas qu'on me plaigne car, comme le disait souvent mon père « qui se fait plaindre se fait mépriser ».

Aussi je choisis de me trouver un alibi plus noble qu'un deuil inconsolable pour justifier mon « asociabilité » : je me destinais à la vocation de prêtre, et entendais bien que cela se sache. Je ne voulais toutefois pas afficher cela ou en parler de façon ostensible, ma vocation aurait alors paru aussi crédible que la plaidoirie d'un bègue. Aussi n'en fis-je confession à personne, si je puis dire. Ce d'autant plus que le subterfuge que je trouvais, finalement, s'avéra aussi efficace qu'économe en courage oratoire : il me suffit de laisser mon sac ouvert dans les vestiaires du lycée, avant une séance de « hand », en laissant légèrement dépasser une bible bien visible.

« Tu veux devenir cureton ou tu trouves que ton sac est pas assez lourd ? »

Albert – c'était son patronyme, Patrick Albert pour être complet – avait mordu à l'hameçon. Il m'avait piqué le livre *Saint* et me le tendait d'un air narquois après l'heure de sport. Il ne me restait plus qu'à faire semblant d'être gêné en récupérant mon bien. Ce que je fis illico. Ce cher Albert fit le reste en diffusant la bonne parole quant à mes aspirations monacales.

Dans les semaines qui suivirent, on me regardait d'un air un peu différent, un air « comcom », *compatissant compréhensif*. Voire on ne me regardait plus, bien que je crus reconnaître chez certaines filles une attitude plus, comment dire, intéressée. Le prestige de l'uniforme – la soutane en est un - avant que je ne le revête, faisait-il chavirer ces jeunes lectrices de Stendhal ?

En tout état de cause, cette nouvelle aura m'arrangeait. Elle tenait les harceleurs à distance – facile de se moquer d'un gros, mais de quelqu'un qui pourra peut-être sauver votre âme, même si on ne sait pas ce que c'est,... - et j'étais même mieux vu des profs qui avaient eu vent de mes aspirations cléricales.

Pour résumer, je passais sans encombre d'une classe à la supérieure au gré des années scolaires. J'obtins le bac avec la mention *passable* - la guerre de 14 et Platon ne m'étant finalement pas si familiers – ce qui était suffisant pour postuler au Séminaire. Concours auquel je fus reçu malgré une note assez lamentable en latin. Mais l'épreuve orale, et la pénurie de candidat – surtout la pénurie de candidat - surent convaincre le jury.

J'avais hâte de devenir prêtre, de servir la messe, de donner l'eucharistie... de donner la bonne parole devant un auditoire conquis. Ceci ne correspondait pas vraiment à des fondements chrétiens de désintérêt et d'humilité. Je voyais le « deal » comme cela : je consacrais ma vie à Dieu, et en retour de ce sacrifice, cela me permettrait de m'élever en quelque sorte dans la société, tout en me libérant de mes complexes inhibants. Je serai « devant », et tout le monde m'écouterà. Et en plus ce sera pour porter une parole de « bien ». Pour moi cette

perspective représentait plus qu'un accomplissement.

Toutefois avant cela il me fallait être apte à la fonction en suivant l'apprentissage requis qui, a priori, ne m'enchantait guère. Pourtant. Avec le recul, cette rétrospective m'amène à reconnaître que ce passage de ma vie en tant qu'aspirant « homme d'église » fut l'un des plus heureux de mon existence. Je le percevais en tous cas comme l'un des plus prometteurs.

II.

« Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur que l'on habite »

John Milton, Le Paradis perdu

La journée-type n'avait pourtant, sur le papier, rien d'une partie de détente – je n'aurais pas osé prononcer le mot « plaisir ». Pas moins de 5 offices quotidiens.

Le premier, les laudes, commençait à 7h30. Les laudes consistent à louer le seigneur pour le jour qui se lève. C'était mon préféré et aujourd'hui encore je le pratique in petto. La moindre des choses est de remercier le créateur de nous permettre de voir le soleil, la pluie, le vent, les arbres. J'en suis toujours convaincu. La vie reste pour moi un mystère et un miracle. « L'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger » comme l'écrivit Voltaire.

S'échelonnent ensuite l'office de milieu de jour, puis les vêpres, et enfin les complies, juste avant le coucher vers 22H30.

La journée comprenait également l'office des lectures au cours desquelles, lorsque je n'en étais pas chargé, il n'était pas rare que je m'endorme, plus par quiétude que par ennui. Il émanait de ces moments d'union commune, de communion, une sérénité presque palpable. Une sorte de confiance grégaire, une foi commune, pour ceux qui ont fait Latin. Elle renforçait ma croyance en Dieu. Elle me faisait aussi penser à mon frère dont parfois, je ressentais la présence.

La formation dura 6 ans desquels je ressortis les mains vides mais le cœur rempli.

L'étape, pour moi, la plus marquante fut la première année, appelée « année du discernement », destinée à vérifier si l'aspirant prêtre a les aptitudes et les motivations nécessaires pour assurer sa vocation dans la durée.